L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Journal fr ... de l'Empire

NOUVELLE-ORLEANS ;

JEUDI MATIN, 9 MAI.

# FEUILLETON.

LE

## BARON DE TRENCK,

PAR

MM. OCTAVE FÉRÉ ET D. SAINT-YVES

### DEUXIÈME PARTIE.

### LA CAPTIVITÉ.

III—Suite.

LA PIEVRE.

— Ah! si je savais le brigand qui a fait le coup, dans vrai que je m'appelle Gobichi et que j'ai été boucher, je le saignerais avec les morceaux de sa bouteille! M'exposer, moi, à passer pour dur, pour le complice de ce baron de malheur!..... Et cela, juste quand le major de place vient de jurer de découvrir et de châtier toutes les traîtres qui se forment autour d'un pa... reil criminel d'Etat, et qui se ferment. Bien intelligemment, je l'allcule! ¥ ¥

Ceuil qui a osé introduire ici ce fleron mit pourtant qu'il faut mettre que cela, qu'il suffit d'un complice pour perdre un homme, quand bien même il n'y aurait pas de preuves contre lui... Le grenadier Gotlieb, par exemple, a été on ne peut plus près le pourrir!... En voilà un qui est heureux d'en avoir été quitte pour un changement de garnison! Mais moi qui n'ai rien à me reprocher, je tiens à ma place et je n'ai pas envie de la perdre, parce qu'il a pu à l'un de vous de se laisser berner par le sort en faisant un mauvais coup! Parbleu! je saurai bien découvrir le coupable!

Et, il fut interrompu par une énergique protestation de tout son entourage.

— Silence! gronda-t-il avec un redoublement de colère. Me prenez-vous pour un imbécile? Est-ce que je vous demande quelque chose!... Comme si le grelon allait se vanter de son chef d'œuvre, soit qu'il ait cole à un abandon sentiment de pitié, soit plutôt qu'il ait été corrompu par l'or des amis de ce maudit baron!... Oh! il n'a pas pu les prendre encore, mais patience, un jour ou l'autre on les pincera. En attendant, gare à vous, mes agneaux! Vous avez vu si le major est lenient; eh bien! je ne vous passe l'étrécantage, et si je m'apperçois de quelque chose... gare à vous! Je ne vous dis que cela!

Les geôliers se turent en présence de mon vrai par d'effroyables menaces, mais il domina leurs voix.

C'est bon, c'est bon! Marchez droit, et que ceci vous serve de leçon. Pour cette fois, je veux bien ne pas faire de rapport, parce qu'il y aurait vous-être deux délits au lieu d'un, et que sur un seul mot, on renverrait tout le monde. Mais tenez le pour dit! Quant à vous, monsieur le baron, je vous ai déjà adressé quelques mots sévères à mes hommes, comme ça vous est un exemple pour les autres, et je vous ajouterai que, si vous vous avisez de faire la moindre tentative d'évasion, je vous ferai sauter la cervelle, ou je vous ferai lentement mourir de faim.

Ces paroles étaient prononcées avec une telle énergie, et le ton de la menace était si bien accentué, que le prisonnier ne put s'empêcher de frissonner. Il comprit qu'il était à la merci de ses gardiens, et qu'il ne pouvait compter que sur lui-même.

Il fit donc preuve de patience et de courage, et il se contint avec une force d'âme qui lui fit honneur.

Cependant, les heures marchaient et son repas n'était toujours pas venu. Il commençait à croire qu'il était tard, et qu'on l'avait oublié.

Enfin, son cachot s'ouvrit et ses geôliers parurent, deux d'entre eux portaient des torches, et un autre un panier à dîner. Ce dernier était Gotlieb lui-même.

— Eh bien! monsieur le baron, vous ne vous attendiez pas à me voir ici, n'est-ce pas? Ah! ah! ah! Vous croyiez que j'étais à la Nouvelle-Orléans, et que je buvais du punch avec mes camarades, hein? Mais non, je suis ici, et je vous apporte à dîner, à votre intention, car je pense bien que vous devez avoir faim.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Trenck, et je vous prie de croire que je suis très sensible à votre attention.

— Oh! ne vous gênez pas, vous ne me devez rien, comme vous le pensez bien. Je vous apporte à dîner, parce que j'ai ordre de vous en apporter, et que je ne veux pas désobéir à mes supérieurs. Mais, si vous croyez que je vais me mettre à votre service, vous vous trompez joliment, car je ne suis pas un traître, moi, et je ne me laisserai pas corrompre par votre or, quand même vous en auriez des millions à me donner.

— Je ne vous offre rien, monsieur, et je ne vous ai jamais rien offert.

— Tant mieux! Je vous le répète, je ne veux pas de votre or, et je ne me laisserai pas corrompre par lui.

— Je ne vous le demande pas.

— Ah! vous ne me le demandez pas! Mais, si vous ne me le demandez pas, c'est que vous ne voulez pas me corrompre, et alors vous me faites injure, car je vous répète que je ne veux pas de votre or.

— Je ne vous en offre pas.

— Ah! vous ne m'en offrez pas! Mais, si vous ne m'en offrez pas, c'est que vous ne voulez pas me corrompre, et alors vous me faites injure, car je vous répète que je ne veux pas de votre or.

— Je ne vous en offre pas, parce que je ne veux pas vous corrompre.

— Ah! vous ne voulez pas me corrompre! Mais, si vous ne voulez pas me corrompre, c'est que vous me trouvez trop honnête, et alors vous me faites injure, car je vous répète que je ne veux pas de votre or.

— Je ne vous en offre pas, parce que je ne veux pas vous corrompre.

— Ah! vous ne me corrompre! Mais, si vous ne voulez pas me corrompre, c'est que vous me trouvez trop honnête, et alors vous me faites injure, car je vous répète que je ne veux pas de votre or.

— Je ne vous en offre pas, parce que je ne veux pas vous corrompre.

— Ah! vous ne voulez pas